

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 7

Artikel: Lè 6 compagnons
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188634>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

On abandonnera complètement l'habitude de saluer en inclinant le corps en avant, car ce serait affreusement disgracieux avec les tournures, les poufs volumineux, les jupes bridées; quant au signe de tête, outre qu'il est horriblement vulgaire, les panaches dépassant les calottes déjà si hautes des chapeaux, le rendraient encore plus ridicule. — Avec les modes masculines de la redingote et du veston, certaines dames prennent les allures de leurs vêtements et de leurs idées politiques, et ne saluent plus du tout ou le font de la main, tout cavalièrement.

Mais le vrai salut actuel, le salut que toute femme du monde adresse à une autre femme, quand elle la rencontre dans la rue ou au salon, de sa voiture ou de sa loge de théâtre, se fait en présentant le buste en avant, effaçant les épaules et redressant la tête légèrement. Adressé à un homme, le mouvement devient imperceptible.

Un de nos lecteurs de Lausanne a eu l'amabilité de nous communiquer le manuscrit d'une vieille chanson, retrouvé dans ses papiers. Cette pièce, qui date du commencement du siècle, est très probablement l'œuvre d'un Vaudois, regrettant l'ancien régime auquel Napoléon nous avait soustrait, et qui était enchanté du désastre de Waterloo. La voici, reproduite textuellement :

Sauve qui peut

ou les campagnes mémorables.

(Air des *Folies d'Espagne*).

D'un conquérant, qui est cher à la France,
Je viens ici célébrer les exploits,
Dire comment sa prudente vaillance
L'a du péril sauvé jusqu'à six fois.
Tralera-lera, tralera-lera
L'a du péril sauvé jusqu'à six fois.

Près de Memphis, guidé par son courage,
Il fut vainqueur presque durant un mois,
Puis ses lauriers recevant quelque outrage,
Il se sauva pour la première fois.
Tralera-lera, etc.

Aux champs fleuris de l'antique Ibérie,
Il va porter ses armes et ses lois;
Forcé bientôt de quitter la partie,
Il se sauva pour la seconde fois.
Tralera-lera, etc.

Son Aigle affreuse, au carnage animée,
Vole embraser les villes et les bois;
Mais l'aquilon dévorant son armée,
Il se sauva pour la troisième fois.
Tralera-lera, etc.

Chez les Saxons, conduisant la Victoire,
Elle était prête à courir à sa voix;
Un pont s'écroule, hélas! adieu sa gloire,
Il se sauva la quatrième fois.
Tralera-lera, etc.

Vers la Belgique, un matin il s'avance:
Le soir a vu terminer ses exploits;

Et le héros, guidé par sa prudence,
Se sauve encore pour la cinquième fois.
Tralera-lera, etc.

Paris entier, ravi de sa vaillance,
Pour l'applaudir n'eut vraiment qu'une voix;
Ce jour enfin, il a sauvé la France,
En se sauvant pour la dernière fois.
Tralera-lera, etc.

Lè 6 compagnons.

On certain gaillà que s'étai z'áo z'u einrolà et qu'avai fini son teimps, s'ein retornàvè contrè l'hotò, pourro coumeint Jobe, et sein trào savai què fèrè. Mâ lo lulu étai suti; lè savai totès et iena per dessus et sè peinsà que se trovàvè cauquiès crâno zigues bin décidà, sè volliavont prâo teri d'affèrè.

Ein passeint dein on bou, ye ve on gaillà que traisai dai grantès sapallès tot coumeint se l'avai étai dai dagnès⁷dè tsenévo et que lè maniyivè asse chà qu'on pâi dè fénasse. Quand lo sordà ve cein, lâi demandà se volliavè s'eingadzi avoué li; l'autro lâi fe: Tot parai! mâ dévant, mè faut portâ on pou dè bou à ma mère po fèrè son café. Adon ye trait 'na granta daille que sè met à mailli po ein fèrè 'na rioutâ, met dedein onna dozanna de fâo, de tsâno, dè sapins, ein fâ onna dzévalla, que l'eimportè, et revint djeindrè lo sordà.

Ye partont, et on pou pe levè vayont on tsachâo à dzénâo qu'étai ein jou; mâ lâo seimbliâvo que ne merivè rein dâo tot et lâi demandont quin gibier volliavè teri.

— Lâi a, se repond lo tsachâo à duè z'hâorès d'ice on bougro dè tavan que bregandè on bâo à me n'on-cllio, qu'est à la tserri à n'on tsamp ein sémore, et mè vé eidvoyi onna bâlla po einmottâ la téta à cllia vermena.

— Tè faut veni avoué no, lâi fâ lo sordà et à no trài ne volliein prâo no z'ein teri.

Lo tsachâo concheint, et modè avoué leu, et passent proutso de 'na demi-dozanna dè moulins à veint, que verivont et tornâvont coumeint tot, quand bin ne fasai pas lo pe petit revolin dè bise, que cein lè z'ébayâ gros. Duè z'hâorès pe liein, ye vayont on lulu qu'étai ganguelhi su on ceresi, que sè pesâvè avoué lo pâodzo su on coté dè son naz et que soclliavè pè l'autro perte, coumeint se l'avai volliu sè motsi à la mouâ dai ramoneu.

— Que dâo diablo soclliè-tou lé d'amont, lâi demandè lo sordà?

— Eh bin, se repond, l'est po fèrè veri 6 moulins que sont à duè z'hâorès d'ice.

— Vins avoué no, lâi fâ lo sordà et à no quatre, ne volliein prâo no z'ein teri.

Lo gaillà décheind dâo ceresi ein laisseint ein plian lè moulins et part avoué lè z'autro. Ao bet d'on momein, passent decoutè on lulu que lâo seimbliâ tot estraupia, kâ n'avai que 'na tsamba, et l'autra étai perque bas, tota dépendiâ.

— Quin malheu t'es-te arrevâ, lâi fâ lo sordà?

— Oh! rein, se dit lo gaillà. Su piquette; et quand y'é mè duè tsambès po traci, ye vé tant rudo que dévanço lè z'hirandallès, et coumeint y'é lo

teimps, mè su décrotsi onna piauta po ne pas allâ trâo vîto.

— Vins avoué no, lâi fâ lo sordâ, et à no cinq, ne volliein prâo no z'ein teri.

Lo gaillâ est dè suite décidâ et part avoué leu, et on pou après, reincontrent on espèce de lulu qu'avâi son tsapé abetsi su l'orolhie, que sè mettront à sè fottre dè li et à lâi demandâ porquî ne mettâi pas sa capa coumeint lè z'autrès dzeins.

— C'est que, repond l'estaffier, quand metto mon tsapé coumeint faut, ye fâ onna frâi dè la metsance et on dzalin que lè z'ozés tchisont mortibus.

— Oh bin, vins avoué no, dit lo sordâ, et à no 6, ne volliein prâo no z'ein teri.

Ye va et lè 6 compagnons partont po la vèla iò demâorâvè lo râi. *(La suite deçando que vint.)*

Le monde dans sa poche.

Nous avons sous les yeux une intéressante nouveauté de librairie, qui ne peut manquer d'avoir grand succès. C'est un mignon atlas de Jules Perthes', publié dans un format permettant de le mettre en poche comme un portefeuille ordinaire, car il ne pèse que 150 grammes. — Après une introduction fort bien faite, donnant un aperçu géographique et statistique sur les divers pays du monde, climat, population, religions, institutions politiques, forces militaires de terre et de mer, etc., viennent 21 cartes, portant chacune sur deux pages et mesurant 15 centimètres sur 17. Toutes sont d'un travail remarquablement soigné et très claires, malgré leur petite dimension. Les montagnes et les vallées, les routes, les lignes des chemins de fer, des bateaux à vapeur, les routes des caravanes, les grands centres industriels, les stations balnéaires, etc., rien n'est oublié. Aussi, ce n'est point trop présumer de ce charmant ouvrage, en disant qu'avant peu, tous les voyageurs, les commerçants, les lecteurs de journaux l'auront en poche, car il n'est pas possible d'unir d'une manière plus heureuse l'utile à l'agréable. — Se vend à la *librairie Benda, à Lausanne*, au prix de fr. 2,70. — Jolie reliure en toile gaufrée.

Le dernier des Villaz.

V

C'était un jeune homme d'une trentaine d'années, très-élégamment vêtu. Il était coiffé d'une toque de velours noir, galonnée d'or et surmontée de deux plumes, rouge et blanche. Un pourpoint de couleur claire serrait scrupuleusement sa taille élancée, et de vastes chausses à taillardes flottaient autour de ses jambes. Il portait à la ceinture un poignard dont le manche était richement orné de perles et de pierreries; sa longue épée à poignée ciselée, battait les flancs de son cheval. La figure du cavalier s'harmonisait parfaitement avec ce noble costume: il avait la peau fine, le teint pâle; seulement, ses yeux brillaient parfois d'éclairs fauves et l'expression tourmentée de sa bouche révélait des passions violentes. Quand il se découvrait, on remarquait aussi deux rides parallèles qui partageaient son front, traces de chagrins ou de remords.

A un des nombreux détours de la chaussée, il fut apostrophé par une voix sonore et joviale:

— Holà! mon gentil seigneur, il me semble que vous

dormez! Il est vrai que du train dont va votre monture, cela n'est pas dangereux.

A cette exclamation, suivie d'un gros état de rire, le jeune cavalier leva la tête en sursaut, comme un homme qui se réveille, et vit, à quatre pas, monté sur un petit âne, un révérend ecclésiastique, la tête ombragée d'un tricorne démesuré, la bedaine en avant et les jambes perdues dans des bottes qui lui montaient jusqu'aux genoux.

— Ah! révérend prier, quelle rencontre imprévue! s'écria Rodolphe de Villaz.

— Et la vôtre, donc!

— Je vais trouver le comte.

— Il y a une semaine qu'il est de retour: avant-hier, il a visité notre couvent avec sa fille Marguerite... une douce et pure enfant.

Ce nom de Marguerite fit légèrement rougir Rodolphe. Le prier de la Fille-Dieu ne remarqua pas l'émotion de son interlocuteur et poursuivit:

— On dit, mon cher Rodolphe, que vous devenez sombre, taciturne, depuis que votre deuil éloigne de votre château vos anciens compagnons de plaisir. Allons! allons! du courage... J'irai vous voir sous peu... Si votre âme est malade, vous savez que Dieu m'a donné le secret de la guérir.

— Merci, révérend père. Vous serez toujours le bienvenu chez moi; quand à vos remèdes...

— Malheureux! vous douteriez de leur efficacité? Auriez-vous déjà perdu la foi qui fortifie et qui sauve?

— Je ne dis pas cela, mon révérend père, mais je sens que le cœur de l'homme est bien fragile... et que le mien pourrait se briser ce soir, ajouta-t-il en baissant la voix.

— Mon fils, Dieu est tout puissant, il ne permettra pas que vous soyez frappé de la cécité du mal. Tournez vos regards vers lui. Je prierai pour vous.

— Oh! merci, répondit sourdement Rodolphe.

Il piqua des deux. Son cheval partit au galop. Peu d'instants après, le couvent de la Fille-Dieu, dont il venait de rencontrer le prier, se montra à ses regards, avec ses vastes murs d'enceinte, le joli clocher de son église et sa petite chapelle tournée vers la chaussée comme un refuge toujours ouvert au pécheur. Cet antique monastère, encore debout de nos jours, doit son existence à trois pieuses damoiselles, filles d'un seigneur de la contrée, qui s'était réunies dans une commune pensée de solitude et de prière. En 1268, l'évêque Jean de Cossonnay, visitant son diocèse, érigea la maison en couvent de l'ordre de Cîteaux, et le prit sous sa protection.

Rodolphe promena un œil distrait sur la verte pelouse qui entoure le monastère et sur la charmante plantation de peupliers qui l'ombrage comme un grand rideau mouvant.

(A suivre.)

Recette.

Œufs frits. — Faites durcir une douzaine d'œufs, séparez-en les jaunes et en faites une farce fine, en les pilant avec beurre, sel, poivre, muscade, persil et cerfeuil hâchés; farcissez-en vos blancs d'œufs durs, qui ne doivent être ouverts qu'à demi, saupoudrez-les de fleur de farine, et les faites frire d'un beau blond doré; servez-les sur un lit de persil frit, d'un beau vert croquant.

L. MONNET.